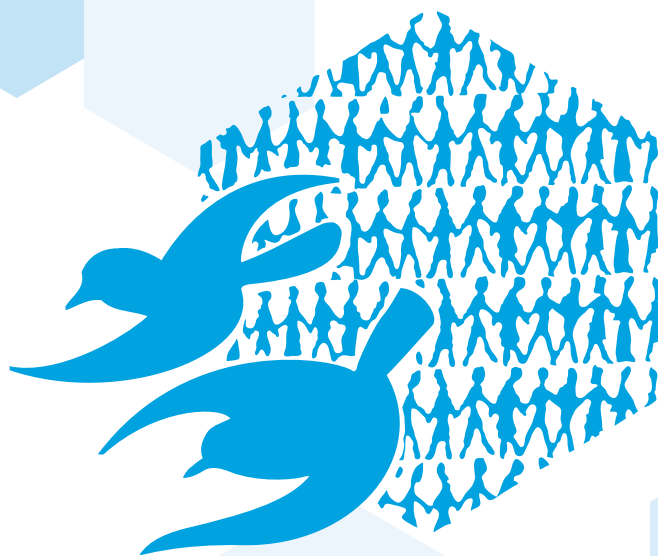


Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

La pertinence et l'utilité sociale de l'étude des différences en démographie

• Jean BOURGEOIS-PICHAT*

Comité international de coopération dans les recherches nationales en démographie,
Paris, France

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,
Mes chers Collègues,

Le sujet de cette table ronde est si vaste que je n'ai pas la prétention de pouvoir le traiter complètement. Il mériterait à lui seul tout un Colloque et nous n'avons que deux heures. Heureusement, le terrain a été préparé par les débats des jours précédents. Toutes les communications ont, en fait, tourné autour de la signification sociale des «différences» en démographie et c'est un peu à une synthèse de ces communications que nous allons nous efforcer de procéder.

Avant d'entamer le sujet proprement dit, j'aimerais vous convier à réfléchir quelques instants sur ce concept de différence. Le philosophe Bergson a écrit quelque part en parlant du temps : *«Il n'est rien s'il n'est pas invention»*. On pourrait paraphraser Bergson en disant : *«le temps n'est rien s'il n'est pas différence»*. C'est en effet parce que nous percevons une différence entre le passé, le présent et l'avenir que nous pouvons parler du temps. Le temps de la conscience bien sûr, et non pas le temps des physiciens qui, lui, ne sert à rien, du moins dans l'optique déterministe. Par exemple, aujourd'hui, l'atome d'oxygène s'allie à deux atomes d'hydrogène pour former une molécule d'eau et il s'allie le lendemain à un atome de carbone pour former une molécule d'oxyde de carbone. Mais, en réalité, il n'a aucun souvenir de s'être attaché à l'hydrogène. Cela ne va pas sans problème et on peut se demander la nature de cette variable temps que le physicien continue à faire figurer dans ces formules. Telles étaient, du moins, les idées reçues jusqu'à une date récente. La mécanique quantique qui pose le principe de la non-séparabilité de l'univers a remis tout en question. D'après cette mécanique, deux électrons, par exemple, qui se sont rencontrés conserveront indéfiniment le souvenir de cette rencontre : ils ne seront plus indépendants. Il y aurait donc partout dans l'univers quelque chose d'analogue au temps de la conscience qui nous est si familier.

* Ce texte a été rédigé après le Colloque, à la demande des organisateurs. Il est resté, malheureusement, à l'état de brouillon, M. Jean Bourgeois-Pichat étant décédé sans avoir pu le relire. C'est ce qui explique l'état brut de cet ultime document dont les termes ont été strictement respectés afin d'en conserver le caractère humain et scientifique.

L'espoir de toute discipline est de devenir un jour quantitative. Il y a, pour cela, une condition nécessaire et qui n'est d'ailleurs pas suffisante. Il faut savoir compter. C'est une opération qui paraît à nos âges si facile que nous avons oublié les années d'efforts qu'il a fallu faire dans notre jeune enfance pour arriver à compter. C'est une opération fondée à la fois sur des différences et des non-différences. Je viens, par exemple, d'acheter des pommes et je les compte; je trouve six pommes. Je sais très bien que chaque pomme diffère de toutes les autres. C'est ce qui me saute aux yeux. Aucune ne ressemble aux autres. Or, quand je les compte, j'oublie ces différences. Je fais appel à un nouveau concept que j'appelle «pomme» et, de ce nouveau point de vue, mes six pommes sont identiques et je peux donner un sens à une phrase telle que : «*je viens d'acheter six pommes*». Si j'ajoute quatre poires, il me faut bâtir un nouveau concept qui englobera les pommes et les poires auquel je donnerai le nom de fruit. Et je pourrai alors donner un sens à la phrase suivante : «*je viens d'acheter dix fruits dont six pommes et quatre poires*». On connaît la difficulté de l'enfant à qui on demande d'oublier des différences pour apprendre à compter. Songez au sens d'une phrase telle que : «*j'ai acheté six pommes qui sont toutes différentes*». Il n'est pas surprenant qu'il faille plusieurs années pour la comprendre. Le psychologue et pédagogue suisse Jean Piaget a écrit sur ce sujet des pages remarquables. J'ai pris comme exemple les pommes et les poires, mais j'aurais pu prendre un cas encore plus frappant, celui des chiens. A première vue, qu'y a-t-il de commun entre un terre-neuve et un loulou de Poméranie ? Tout semble les séparer et il nous a fallu un gros effort d'observation pour décider qu'ils appartenaient à la même espèce, l'espèce canine. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les chiens, eux, ne se trompent pas. Ils vivent cette diversité dans leur conscience et le terre-neuve et le loulou de Poméranie s'approchent l'un de l'autre en remuant la queue. Ils savent d'instinct qu'ils sont du même monde.

Cette dialectique, où l'on passe de la différence à la non-différence, et vice versa, semble bien être une démarche fondamentale de notre esprit et, sans doute, de tout être pourvu d'une conscience, si rudimentaire soit-elle. Bien plus, on peut dire que la matière vivante a pour propriété essentielle de créer des différences. Qui a songé à la diversité des espèces, qui a suivi la première molécule devenue assez complexe pour avoir le pouvoir de créer d'autres molécules ? La matière vivante est le modèle de la diversité.

Les différences que nous observons en démographie, ont souvent, sans que nous nous en rendions compte explicitement, une origine dans la diversité des combinaisons génétiques entre lesquelles nous nous répartissons à la naissance et qui fait que nous sommes plus ou moins disposés à adopter tel ou tel comportement. Prenons par exemple la propension à émigrer. Une émigration, c'est toujours une aventure et on peut penser qu'un migrant possède une combinaison génétique qui lui donne ce qu'on pourrait appeler «l'esprit d'aventure». Bien sûr, le gène de l'aventure n'existe pas et c'est une combinaison d'un grand nombre de gènes qui fait qu'un individu est plus aventurier qu'un autre. Cette constellation n'est pas héréditaire. Autrement dit, le groupe des migrants et le groupe des non-migrants donnent naissance à des populations identiques à la population initiale; sinon, on verrait les aventuriers se concentrer dans les pays d'accueil et disparaître des pays de départ. Au bout d'un certain temps, le mouvement s'arrêterait. Or, ce n'est pas ce qu'on observe. Depuis que l'homme existe, il y a toujours eu dans les sociétés des candidats à l'aventure qui sont allés tenter leur chance ailleurs. On observerait un arrêt du mouvement si le fait de migrer était sous la dépendance d'un petit nombre de gènes. Si, par exemple, les personnes ayant les yeux bleus héritaient en même

temps d'une propension à migrer, les yeux bleus auraient tendance à disparaître de la population de départ et à s'accumuler dans la population d'accueil. Le phénomène migratoire se ralentirait, puis s'arrêterait. C'est parce qu'une constellation d'un grand nombre de gènes est en jeu que le mouvement continue.

Nous avons là l'exemple d'un phénomène génétique qui perpétue une différence sans faire appel au concept d'hérédité. Quand il existe un caractère héréditaire donnant à l'individu une plus grande capacité de se reproduire, on est en face d'un autre problème. On voit alors apparaître progressivement une différence qui, souvent, avec le temps, perd sa raison d'être à cause des modifications de l'environnement. Telle caractéristique utile à l'homme préhistorique dont nous avons hérité par suite des différences de fécondité peut fort bien se révéler nuisible aujourd'hui.

Je voudrais vous donner quelques exemples démographiques de ces deux mécanismes. Comme exemple du premier type, je partirai des différences de mortalité infantile suivant les classes sociales des parents.

On peut certes discuter sur la notion de classe sociale, mais le phénomène est tellement net qu'il ne peut être esquivé : quels que soient les critères adoptés pour répartir les individus d'une population dans un gradient allant d'une classe supérieure à une classe inférieure, on trouve que la mortalité infantile est plus faible dans la classe supérieure et qu'elle s'élève au fur et à mesure qu'on se déplace vers la classe inférieure.

On a cru longtemps que les progrès de la médecine et, surtout, le développement du système de protection sociale, feraient disparaître ces inégalités. La réalité n'a pas confirmé ces espoirs. La mortalité infantile a baissé dans des proportions considérables, mais les différences relatives entre les classes sociales sont restées.

Un mécanisme analogue à celui que j'évoquais il y a un instant pour les migrations peut expliquer le maintien de ces différences. Ce mécanisme a été clairement exposé dans un article du docteur Himsforth publié en 1984 dans le *Journal of Biosocial Science* (vol. 6, pages 159-170) intitulé «Epidémiologie, génétique et sociologie». Le docteur Himsforth est une personnalité de premier plan du monde médical du Royaume-Uni. Il a procédé à une analyse secondaire des données d'une enquête publiée par Illsey en 1955 portant sur les primipares des femmes mariées résidant à Aberdeen, en Ecosse, et qui ont accouché dans cette ville d'un premier enfant, de juillet 1950 à décembre 1954. L'enquête a porté sur 4344 naissances. Le tableau ci-après résume les résultats de cette analyse secondaire. Quatre classes sociales ont été définies et les femmes ont été réparties suivant la classe sociale de leur père et celle de leur mari. On voit clairement que, parmi les femmes qui montent dans l'échelle sociale, la proportion de celles qui sont intelligentes, qui ont fréquenté l'école après l'âge légal, qui exercent une profession de col blanc, qui sont en bonne santé et qui possèdent un aspect physique agréable, dont la taille dépasse 1 m 62, est plus élevée que chez les femmes qui baissent dans l'échelle sociale. Plus les écarts entre la classe de départ et la classe d'arrivée sont grands, plus les proportions baissent. Les deux dernières lignes du tableau montrent que le taux de prématurité et celui de mortalité périnatale suivent des gradients inverses.

Il y a donc une tendance pour la population féminine à se stratifier, suivant tout un ensemble de qualités qui font que les femmes de la classe sociale supérieure ont moins de prématurité et une mortalité périnatale plus faible.

LES MOUVEMENTS ENTRE LES CLASSES SOCIALES ET LES CARACTÉRISTIQUES ASSOCIÉES À CES MOUVEMENTS

Classe sociale du père	I et II		I et II		III		IV et V		IV et V		Toutes classes
	I et II	III	IV et V	I et II	III	IV et V	I et II	III	IV et V	IV et V	
Classe sociale du mari	↔	↗	↘	↗	↔	↘	↗	↘	↗	↔	
Sens du mouvement											
Test d'intelligence donnant un résultat au-dessus de la moyenne (%)	78,6	50,0	40,0	72,7	46,5	20,0	100,0	35,1	20,5		
Nombre	(14)	(22)	(5)	(11)	(86)	(20)	(2)	(77)	(39)		276
Fréquentation de l'école après l'âge minimum (%)	78,9	35,6	9,3	48,8	15,7	4,7	13,6	6,1	1,2		
Professions libérales, techniciens et employés de bureau (%)	90,4	55,5	21,4	71,4	37,8	13,7	44,6	20,0	6,7		
Bonne ou très bonne santé et aspect plutôt agréable (%)	88,7	77,3	71,4	86,0	69,4	54,7	68,1	64,7	50,9		
Nombre	(210)	(262)	(44)	(169)	(1 303)	(387)	(47)	(884)	(525)		3 831
Taille supérieure à 1 m 62 (%)	50,2	34,1	22,9	42,9	29,1	19,9	37,5	23,9	21,2		
Taux de prématurité (pour 100 naissances)	3,6	6,0	12,8	6,3	6,4	11,5	8,9	8,0	11,0		
Taux de mortalité périnatale (pour 100 naissances)	29,8	23,4	42,6	16,7	33,6	56,0	-	34,9	56,0		
Nombre	(302)	(299)	(47)	(239)	(1 400)	(410)	(56)	(910)	(545)		4 208

Enquête menée de juillet 1950 à décembre 1954 parmi les femmes résidant à Aberdeen (Écosse) et après accouchement dans cette ville d'un premier enfant. Cette enquête a porté sur 4 344 cas. Les informations sur les diverses caractéristiques n'ont pas été recueillies pour toutes les femmes. C'est ainsi que les résultats du test d'intelligence ne sont connus que pour un petit nombre de femmes soignées à l'hôpital. La taille, les taux de prématurité et de mortalité périnatale se rapportent à toutes les femmes mariées d'Aberdeen qui ont donné naissance à un premier enfant dans la période étudiée quel que soit le lieu de l'accouchement. Pour toutes les autres caractéristiques (scolarité, profession, santé et autres facteurs) les données se rapportent aux 4 344 cas.

Cet ensemble de qualités est déterminé par une constellation d'un très grand nombre de gènes, constellation qui, comme chez les migrants, n'est pas héréditaire. A chaque génération, la population est reconstituée et tout recommence. Le docteur Himsworth reprend ce que nous disait hier Monsieur Calot lorsqu'il parlait du recrutement des classes sociales. Ainsi, de même que nous ne trouvons pas scandaleux de rencontrer des personnes plus intelligentes que la moyenne, nous ne devons pas nous étonner de voir des femmes bien pourvues en qualités monter dans l'échelle sociale et les moins bien pourvues en descendre, et de voir aussi se perpétuer de cette façon les différences de mortalité infantile suivant les classes sociales.

Comme exemple du second type, je ferai usage d'un article publié dans le magazine du *New York Time* du 15 mai 1988 intitulé : « Designs in Nature » qu'on pourrait traduire par « les plans de la nature ». Dans cet article, Madame Marthe Weinmanlear nous explique comment des différences que l'on constate aujourd'hui dans les réactions de l'organisme à certaines maladies sont, en réalité, la conséquence d'autres différences qui existaient il y a des milliers, voire des dizaines de milliers d'années. On observe, par exemple, que les infarctus du myocarde se produisent surtout le matin. La cause immédiate vient du fait que la concentration d'adrénaline dans le sang est plus forte le matin et la question est la suivante : Pourquoi a-t-on plus d'adrénaline dans le sang le matin ?

Plaçons-nous au temps où la chasse constituait l'essentiel des moyens de subsistance de l'être humain : quand il partait au petit matin pour chasser, il avait tout intérêt à avoir beaucoup d'adrénaline dans le sang. D'abord, cela lui donnait du tonus, mais cela lui permettait aussi de ne pas trop saigner si, par malheur, il était blessé. Autrement dit, ce sont les hommes ayant beaucoup d'adrénaline dans le sang qui vont le mieux réussir. Ils se reproduiront mieux que les autres et le trait « forte concentration d'adrénaline dans le sang le matin » va se répandre dans la population. Nous sommes les descendants de ces chasseurs privilégiés, mais l'avantage qu'ils avaient est devenu pour nous un handicap, à savoir le risque d'infarctus.

Cela nous montre que lorsqu'on souffre d'une maladie, il faut toujours se demander si la cause de cette maladie ne constituait pas jadis un avantage. On peut donner beaucoup d'exemples d'un tel phénomène. On s'est, par exemple, souvent demandé pourquoi les maladies auto-immunes étaient si fréquentes en Europe du Nord. Cette région de la terre a été peuplée il y a environ 4000 ans par des immigrants venant du Moyen-Orient. Dans la rigueur du climat, plus question pour ces immigrants de vivre en habitat dispersé. Il faut s'entasser dans des villages, ce qui crée des conditions favorables à l'écllosion de maladies infectieuses. Ceux qui vont survivre à ces maladies sont ceux qui possèdent un système immunitaire particulièrement puissant. Les descendants de ces migrants étaient dotés un peu trop de ce qui était alors un grand avantage. Un système immunitaire particulièrement développé entraîne des réactions anti-immunitaires plus fortes. Si nous prenons le diabète du premier type comme exemple de maladie auto-immune et la peste comme exemple de maladie contagieuse, on peut dire que, dans l'affaire, il y a eu échange de la peste avec le diabète. Un marché en somme assez avantageux. On meurt de la peste, mais on vit avec le diabète. Dans le même ordre d'idée, nous avons probablement échangé les maladies parasitaires de la peau avec les allergies.

Prenons l'autre forme de diabète, le diabète de second type qui n'est pas une maladie auto-immune. Le malade utilise mal l'insuline et il doit modifier son alimentation pour diminuer l'apport énergétique. Le syndrome du diabète du second type est donc

adapté aux périodes de jeûne. C'est une situation particulièrement avantageuse pour les hommes préhistoriques quand on n'avait qu'un bon déjeuner par semaine. On a une situation identique avec les personnes possédant un métabolisme qui les empêche de conserver une taille fine. C'est sans doute un avantage quand l'homme risque de souffrir de disette.

On voit que de nombreuses différences, avantageuses hier, sont devenues des différences défavorables aujourd'hui et on peut sans doute trouver des exemples contraires. Cette transformation de différences a reçu un nom : on dit qu'il y a une compensation polymorphique. C'est une nécessité pour la survie de l'espèce. Si le polymorphisme disparaissait, il nous arriverait l'aventure des dinosaures qui ne sont pas polymorphes. Il a suffi d'une cause adverse pour qu'ils disparaissent de la planète.

Albert Jacquard ne disait pas autre chose quand il écrit son livre bien connu : *L'Éloge de la différence*.

J'arrête ici ces propos liminaires qui, je m'en aperçois, ont été beaucoup trop longs et j'en arrive au sujet de cette table ronde : la pertinence et l'utilité sociale de l'étude des différences en démographie. Mais je pense être bref, d'abord parce que vous avez certainement bien des choses à dire sur le sujet qui est resté en filigrane dans les débats de ces jours derniers, ensuite parce que j'ai en la personne du Professeur Pierre-Jean Thumerelle un allié de choix. Il a traité de la pertinence et de l'utilité des différences en démographie. Le mot social ne figure pas dans le titre. Mais on se demande qui s'intéresse au milieu social.

Il me semble que ce mot social est le mot le plus important et je me suis demandé : quand y a-t-il un problème social à résoudre ?

La vie de l'individu est jalonnée de morts critiques marquant le début et la fin de périodes calmes. Pour certaines de ces morts critiques, la société considère qu'elle peut aider l'individu à les franchir. Les chercheurs prennent alors des dispositions pour atténuer les difficultés que rencontre l'individu. On dit alors qu'on a affaire à un problème social.

La société ne s'occupe pas de toutes les morts critiques. C'est ainsi qu'elle ne s'est jamais intéressée aux peines de cœur. Elle laisse l'individu se tirer d'affaire tout seul. Longtemps, elle ne s'est pas occupée des changements de résidence, de profession, de dimension de la famille. Mais, progressivement, la société a du élargir son domaine de compétence et d'activité.

Les changements que chaque individu peut être amené à connaître au cours de sa vie peuvent être classés en quatre grandes catégories :

- a) Les crises mettant en péril l'existence même de l'individu
- b) Les crises liées à des changements d'état qui ne menacent pas l'existence.
 - b1) les changements qui prennent place dans l'enfance et l'adolescence (l'école, la scolarité, les examens, la sortie de l'école),
 - b2) le départ du foyer familial,
 - b3) l'entrée dans la vie professionnelle,
 - b4) la période de reproduction (mariage, cohabitation, naissance des enfants),
 - b5) la situation dans la vie professionnelle et l'entrée dans le troisième âge.

c) Dans une troisième catégorie, on classe les crises liées aux modifications de l'environnement, et il est utile de considérer ici non seulement l'environnement naturel, qui est celui auquel on pense le plus souvent : le climat, les rivières, les forêts, etc., mais aussi l'environnement invisible constitué par les métabolismes et l'environnement que représente notre patrimoine génétique, sans oublier l'environnement légal constitué par l'ensemble des lois du pays.

d) Enfin, dans la quatrième catégorie, on classe les crises mêmes de l'inadaptation sociale :

- les bas salaires à la limite de la pauvreté,
- les personnes incapables de se loger convenablement,
- les débiles profonds,
- les criminels,
- les instables professionnels,
- les vagabonds et les mendiants,
- les nomades,
- l'éventail des fléaux sociaux (alcoolisme, drogue, prostitution).

La liste des situations de crise pouvant donner lieu à l'intervention de la société est impressionnante et elle est surtout en perpétuelle évolution, en général dans le sens d'un élargissement de l'intérêt de la société, mais pas toujours, tout au moins sous la forme d'une action des pouvoirs publics. Le cas des Etats-Unis est particulièrement significatif à cet égard. Le gouvernement fédéral a décidé, ces dernières années, de ne plus intervenir dans de nombreux domaines et les gouvernements des Etats n'ont pas toujours relayé le Gouvernement fédéral : la société, elle, n'a pas renoncé pour autant et ce sont les organisations bénévoles qui ont pris la place des services gouvernementaux. Le bénévolat a toujours joué un rôle considérable aux Etats-Unis, et c'est ce qui lui a permis le désengagement de l'Etat. Les Nations ont toujours hésité entre l'assistance sociale et l'assurance sociale. La tendance a été jusqu'ici, en général, de privilégier cette deuxième option. Mais, devant l'ampleur des problèmes et pour diminuer la part du budget social de l'Etat, on vit se dessiner çà et là, une tendance à retourner à l'assistance. Les Etats-Unis ont-ils là comme ailleurs été des précurseurs ? La question mérite, en tous cas, d'être posée.

Devant un problème social au sens où je viens de le définir, que peut faire le démographe pour aider le décideur ? Il doit d'abord estimer l'effectif des personnes qui seront affectées par la décision ainsi que leurs caractéristiques. C'est un travail difficile. Le recensement fournit rarement la réponse ; en général, il ne fournira que des éléments à partir desquels, grâce aux méthodes de l'analyse démographique, il sera possible d'obtenir l'estimation cherchée. Souvent, il faudrait compléter le recensement par des enquêtes spécifiques. Mais le décideur ne se satisfera pas de connaître son effectif au moment présent. Il voudra savoir comment cet effectif en est arrivé là et comment il va évoluer dans l'avenir. Le démographe devra donc tenter de reconstituer le passé et, surtout, de calculer des perspectives où on peut raisonnablement penser que l'avenir s'inscrira. Les perspectives classiques sont, là, inopérantes. Il faut inventer de nouvelles méthodes adaptées à chaque cas. Ce qui est loin d'être facile. En prenant la liste des états de crises que j'ai esquissée tout à l'heure, il serait possible de dresser un programme de recherche

qui occuperait une bonne équipe de chercheurs, lesquels pourraient publier, par exemple chaque année, un *Annuaire de démographie sociale*, qui serait, j'en suis sûr, très apprécié des décideurs. L'expérience vaudrait, au moins, d'être tentée.

Peut-être trouverez-vous que ma définition du social est bien restrictive et il est vrai que, parmi les communications présentées à ce Colloque, un assez petit nombre seulement d'entre elles trouveraient leur place dans mon institut de recherche imaginaire. Ne me faites pas dire que les communications qui ne seraient pas retenues ne présentent pas d'intérêt. Sur le plan de la connaissance, elles sont indispensables pour mieux nous faire comprendre les mécanismes qui se dissimulent derrière les phénomènes, mais elles auront du mal à retenir l'attention des décideurs. Ces décideurs, le Professeur Thumerelle les a rencontrés et l'expérience qu'il va maintenant nous conter est pleine d'enseignements.

Merci de votre attention.